



Jules Knauff

LE CONSEILLER DES DAMES

LE CONSEILLER DES DAMES

JUILLET 1851.

Chronique des Salons.

Enfin, mesdames, voilà Paris, mon Paris! J'ai quitté Londres, et je foule avec orgueil le macadam de nos boulevards parisiens. Après un mois de ce soleil aux pâles couleurs, de ce soleil un peu prude qui ne lève que rarement son voile de brume, je revois notre soleil franc et joyeux, soleil sans façon, qui ne songe à se voiler que dans ses jours d'humeur, astre un peu effronté qui montre sa face lumineuse à tout venant, sans s'occuper des sueurs qu'il fait perler aux fronts, des nez qu'il rougit de ses coups dangereux, sans se soucier seulement de savoir s'il rôtit ou non les malheureux piétons.

A la bonne heure au moins! celui-là luit pour tout le monde, pour le pauvre comme pour le riche, pour l'enfant comme pour le vieillard; et il luit franchement, libéralement, sans restriction! Aussi, mon premier acte, en remettant le pied sur la terre de France, a-t-il été de saluer avec joie l'astre radieux. Il me semblait retrouver un ami qu'un mois d'absence m'avait rendu plus cher encore, et j'ai cru de mon devoir, par reconnaissance et pour lui faire honneur, de ne point ouvrir mon ombrelle, pendant deux grandes heures, au risque de faner ma capote et d'attraper un coup de soleil. Je lui devais bien cela!

Véritablement, je comprends aujourd'hui le *spleen*, cette maladie

tout anglaise, que je ne m'étais point encore expliquée jusqu'ici. Si j'étais restée dans la brumeuse Angleterre huit jours de plus, je vous déclare ici, mesdames, que j'en aurais été atteinte... mais là... sérieusement. Moi qui suis, de ma nature, d'une humeur assez riante, je m'éveillais chaque jour avec des idées couleur de brouillard, et je me surprenais déjà, à mes moments perdus, rêvant, pour me distraire, aux moyens plus ou moins ingénieux que l'homme a déjà inventés pour donner sa démission de vivant. Vous savez que c'est un des principaux symptômes du *spleen*, que, je ne vous le cache pas, je suis enchantée d'avoir laissé sur sa terre natale. Il paraît que j'avais oublié ma gaité à la douane de Boulogne, car en en sortant, et tandis que je roulais vers Paris, je la retrouvai tout entière, capital et intérêts : j'avais fait, sans m'en douter, des économies d'hilarité que je dépense en prodigue depuis mon retour.

Si quelque chose était capable d'arrêter le rire sur mes lèvres, ce serait certainement de voir l'espèce d'anglomanie qui s'est emparée subitement de nos Parisiens. Les trains de plaisir aidant, presque tout le monde a été faire son petit voyage à Londres, depuis le gros rentier jusqu'au plus petit commis marchand. Oisifs, indifférents, chacun s'en est mêlé, et depuis ce temps on ne rencontre plus, dans nos rues de Paris, que gens vêtus à l'anglaise, affectant des airs d'insulaire, et parlant sans cesse de l'Angleterre.

Voyons, messieurs, est-ce une raison, je vous le demande, parce que, moyennant trente ou quarante francs, vous avez été de Paris à Londres, — et retour, — parce que pendant huit jours vous avez mangé du rostbeef et dégusté du plum-pudding ; parce que vous avez, par genre et en faisant la grimace, avalé un peu de soupe à la tortue ; parce que vous vous êtes donné une irritation d'estomac à goûter de toutes les sauces anglaises ; parce qu'enfin vous avez acheté dans un *street* quelconque des *twines*, des *coachmann* ou des *jakets* d'origine britannique, est-ce une raison pour perdre vos allures françaises et pour vous donner des airs de gentleman qui vous rendent si ridicules ?

Avant tout, messieurs, soyons de notre pays. Vous êtes Français, parlez français, et ne mêlez pas à vos discours tant d'expressions anglaises qui ne font que les entacher de prétentions. Sans doute, je sais bien ce que vous voulez nous faire voir ; vous voulez que nous ne doutions point que vos moyens vous ont permis d'aller à Londres ; c'est

une mode, et vous tenez à ce qu'on sache bien que vous l'avez suivie. Eh ! bon Dieu ! quand vous nous le laisseriez ignorer, nous n'y perdriens pas... au contraire !

Mais l'ignorer, hélas ! est-ce possible ? Si, par hasard, en vous promenant vous côtoyez deux personnes qui causent entre elles, vous entendez de ces phrases tout entachées d'anglo manie.

— Vous avez là un bouracan *jaket* très-comfortable.

— Oui, je l'ai acheté à *London*.

— Où cela donc ?

— Dans *Picadilly-street*.

— Oui, je connais : *Leicester square* ?

— C'est cela même.

— Combien ?

— Quinze *schellings*.

— Il est très *gentleman*...

Ah ! la mode fait de cruelles choses quand elle s'y met ! Je connais, pour l'avoir vu dans le monde cet hiver, un jeune homme, M. D***, assez bien vu partout et qu'on trouvait fort agréable avant que l'anglo manie ne l'eût gâté, qui en est atteint avec une telle violence que c'est à désespérer de le sauver. Un dernier accès, qu'il a eu l'autre jour, l'a presque privé du bonheur d'épouser une jeune fille charmante qui était sur le point de devenir sa femme.

Depuis qu'il était revenu de Londres, M. D*** affectait des manières d'outre-Manche, ne parlait que de son voyage, que des agréments de la vie anglaise et du *comfort* des vêtements britanniques, et il parsemait ses discours de tant de mots anglais, que mademoiselle H***, sa future, qui est Française de cœur et qui peut, comme je ne sais quel personnage de je ne sais quel vaudeville, chanter ce refrain connu :

Je suis Français, mon pays avant tout !

que mademoiselle H*** donc, commença à trouver insupportable celui qu'elle avait consenti à choisir parmi ses nombreux prétendus. Si bien que, l'autre soir, chez sa mère où je passais la soirée, quand M. D***, qui était admis, le mariage étant très-prochain, à faire tous les soirs une cour active, s'approcha d'elle et lui dit, sans doute par plaisanterie, ces quatre mots anglais :

— *I love you, miss...*

Mademoiselle H*** lui répondit sèchement, comme Henriette des femmes savantes :

Excusez-moi, monsieur, je n'entends point l'anglais !

— C'est la langue de Shekspeare, mademoiselle, répartit M. D***...

— C'est possible, riposta un peu aigrement mademoiselle H***; mais je suis Française et je veux que mon mari m'aime en bon Français...

— Oh!... vous savez bien que le cœur n'a pas de langue, mademoiselle...

— Pardon, monsieur, répondit mademoiselle H*** tout à fait piquée, il a un idiôme particulier... et je vous engage à l'apprendre...

Sur ce, elle tourna le dos à son prétendu, et, le soir, quand il fut parti, elle déclara tout franc à sa mère qu'elle ne consentirait jamais à épouser un homme devenu ridicule et qui n'était point de son pays. Voilà du patriotisme ou je ne m'y connais point.

Exposition de Londres, voilà un de tes coups! Si tu n'avais point existé, la mode n'eût pas été de t'aller visiter, et M. D***, un de ses plus chauds desservants n'eût point franchi la Manche, il n'eût point, au retour, débarqué à Saint-Malo, sans naufrage comme M. Dumolet, parfaitement anglomanisé; et il eût épousé la toute française mademoiselle H***. Et voilà que grâce à toi, le mariage est rompu, ou à peu près, et le galant cavalier, qui s'appelait M. T***, n'est plus qu'un... fat ridicule... Que l'anglomanie lui soit légère!... ou plutôt qu'elle ne dure pas trop, car, au fond, M. D*** ne déplaît pas tout à fait à mademoiselle H***, ce n'est qu'une pique, et je crois que lorsqu'ils seront redevenus Français l'un et l'autre, l'affaire pourra s'arranger.

Je vous disais dans ma dernière causerie, mesdames, Paris est à Londres; je crois que je pourrais aujourd'hui vous dire, avec non moins de raison : Londres est à Paris. Car, si nous franchissons le détroit pour aller visiter l'Exposition, bon nombre d'Anglais le franchissent dans une intention toute contraire. Ils viennent sur le continent dans le but très-sage d'échapper à la cohue et dans celui, non moins sensé, de faire, s'il se peut, un légère spéculation. Tout Anglais pourvu d'une maison tant soit peu confortable, a décoré cette maison d'un petit écriteau portant ces deux simples mots : *To let* — à louer. — Et Dieu sait ce qu'il y a de *schellings* contenus dans ces deux mots! Et il est venu chez nous jouir des bienfaits de la vie parisienne, un peu plus écono-

mique... et à coup sûr plus gaie que la vie anglaise, en ce moment. Qu'ils soient les bienvenus sur le macadam que nous leur devons, et ils ne seront pas les seuls étrangers qui le fouleront. Paris reçoit le contre-coup de Londres : et pour tous les trains de plaisir qui s'organisent aux quatre coins du monde, Londres est la dernière station, et Paris le point d'arrivée. Aussi, malgré la chaleur, malgré la villégiature, malgré l'exposition de Londres, Paris est-il aujourd'hui peuplé comme au plus fort de l'hiver. Tant mieux ! plus on est de fous, plus on rit ; tâchons donc que Paris, cette ville du plaisir, soit gai cet été, afin que les étrangers remportent, aux pays éloignés d'où ils nous arrivent, une bonne opinion de notre vieille gaité française.

En attendant, je me souviens que, dans ma dernière causerie, je vous avais parlé de quelques anecdotes que j'avais recueillies à Londres et que je gardais pour la soif. La place, qui commence à me manquer, ne me permettra de tenir que la moitié de ma promesse ; mais vous conviendrez avec moi que c'est toujours cela, et que, parmi ceux qui ne tiennent pas même le quart de ce qu'ils promettent, je dois passer pour une honnête chroniqueuse. Voici le fait :

Parmi les lieux publics que Londres offre le soir pour l'amusement des visiteurs qui sont reçus dans son sein, il en est un qui semble jouir d'une vogue assez grande. Le Vauxhall, espèce de bal public, reçoit, dit-on, meilleure et plus nombreuse compagnie que nos établissements du même genre. Je n'ai pas cru devoir m'en assurer par mes yeux, mais je me le suis laissé dire par quelques-uns de ces messieurs que j'avais retrouvés à Londres avec leurs femmes. Ils affirmaient alors que, par une bizarrerie que je ne m'explique pas, on n'était reçu au Vauxhall que masqué ou du moins muni d'un faux nez, vendu fort cher à la porte. Ceci semble n'être autre chose qu'un impôt mis sur le plaisir des étrangers et que l'on pourrait appeler l'*impôt du nez* ; car on a parfaitement le droit, une fois entré, de mettre son nez dans sa poche. Je me permettrai d'autant moins de douter de la véracité de ces messieurs, qu'à ce propos il se racontait, parmi notre monde, à Londres en ce moment, une anecdote assez plaisante, que je vous rapporterai, si vous le voulez bien, comme je l'ai apprise au moment où elle venait de se passer.

Le jeune couple C^{***}, uni depuis dix mois à peine, a trop l'habitude de suivre la mode pour ne pas être à Londres. Les deux époux qui ont vu disparaître le dernier quartier de la lune de miel, en sont à ce mo-

ment suprême de la vie conjugale où se décide quel sera celui des deux époux dont la volonté trônera dans le ménage. Il faut dire que la petite madame C*** a d'heureuses dispositions et qu'elle a déjà tenté plusieurs fois d'usurper la suprématie, ainsi que pour rait au besoin le prouver la défense formelle faite par elle à son mari d'aller visiter le Vauxhall, qu'elle regarde, non sans raison peut-être, comme un lieu dangereux. Il y a quelques jours donc, le matin, après une soirée passée la veille loin de sa femme, et en société, disait-il, de gentlemens de ses amis, M. C*** racontait à sa jeune compagne les ennuis imaginaires de sa soirée de la veille, lorsqu'en tirant son mouchoir, il fit rouler sur le parquet un faux nez accusateur. Madame C*** avait entendu parler, comme moi, de la bizarre exigence du Vauxhall. Elle ne put douter du crime de son mari. Il avait bravé la défense. De là colère, ... scène conjugale, où madame C***, armée du faux nez à charge, eut tout l'avantage sur son mari qui baissa pavillon. Ce moment a décidé, probablement, de tout l'avenir du ménage, car, depuis ce jour, M. C*** est l'époux le plus soumis, et madame C*** se sert adroitement du faux nez pour conduire son mari par le bout... du sien.

Vicomtesse DE SABRAN.

Croquis de Mœurs.

UNE VEUVE INCONSOLABLE.

I.

— Mademoiselle... allez à l'instant dire à ma nièce que je désire lui parler! s'écria la vieille marquise de Nèfles, en entrant brusquement dans le salon, et en s'adressant à une jeune et jolie camériste.

Celle-ci, surprise de l'arrivée inopinée de la marquise, que certes on n'attendait pas, s'éloignait déjà pour exécuter son ordre, lorsque madame de Nèfles reprit aussitôt, avec non moins de brusquerie :

— Ou plutôt, non... restez ! Je serai fort aise de vous interroger un peu au préalable...

— Quoi?... madame la marquise me ferait l'honneur...

— Oui, mignonne... et soyez franche...

— J'y ferai mon possible, madame.

— Comment?... vous n'êtes pas sûre d'être franche ?

— Madame la marquise sait bien qu'il ne faut jamais jurer de rien, et que l'humilité ordonne toujours de douter de soi-même... C'est de la modestie...

— Ou de l'impertinence... Mais je vous surveillerai, péronnelle... Voyons... répondez... Que fait-on ici... dans cette retraite champêtre où ma nièce s'est bravement enfermée après la mort de son mari, et d'où tous mes efforts n'ont pu l'arracher depuis dix-huit mois déjà que dure son veuvage ?

— Hélas ! madame... fit mademoiselle Juliette, en soupirant avec affectation.

— Trêve de soupirs, mademoiselle... et répondez net... Que faites-vous ici ?

— Nous pleurons, madame... c'est là notre unique occupation...

— Eh quoi?... pleurer à toute heure du jour !...

— Et de la nuit, madame...

— Ah ça ! mais... c'est donc une douleur...

— Une douleur... magnifique !... Madame la baronne, ma pauvre maîtresse, se nourrit de ses pleurs et s'entoure de tous les objets qui peuvent lui rappeler la perte qu'elle a faite... Tout ce qui a appartenu au baron d'Orsy, notre défunt, est sans cesse étalé devant elle... Sa tabatière lui fait venir les larmes aux yeux... la vue de son épée lui perce le cœur, et devant sa perruque, elle s'arracherait volontiers les cheveux, si je n'y mettais bon ordre... Il n'est pas de crêpe assez noir pour sa toilette, de lecture assez larmoyante pour ses distractions... Enfin, moi, madame la marquise, moi qui suis folle des couleurs claires... — cela égaie le teint et encadre bien un visage riant... — madame la baronne m'a vouée au gris, et s'il m'arrivait de me présenter à elle avec un sourire aux lèvres... je serais à l'instant sur le pavé !...

— Oh ! c'est trop fort, et je suis d'une colère !... Trois mois de larmes donnés à un époux, c'est dans les convenances... six mois, c'est se faire remarquer... un an, c'est le comble du ridicule... mais dix-huit mois, c'est de la folie... et je tiens ma nièce pour la veuve la plus rare... et la folle la plus fiévreuse que je connaisse !... Mais qu'avait-il donc cet époux, pour qu'on le pleure de la sorte ?

— Ah ! pour cela, madame, il faut être juste... c'était un mari modèle., et franchement il méritait bien six mois de larmes... un homme

qui a fait durer trois ans la lune de miel, et qui est mort au commencement du dernier quartier !

— Ah ! que n'a-t-il attendu l'éclipse totale... ma nièce serait aujourd'hui consolée ! s'écria la marquise de Nèfles... Mais, grâce à Dieu, je me suis décidée à entreprendre le voyage... trente lieues dans mon carrosse... et me voilà !... Je vais mettre ordre à tout cela... Il faut que sous huit jours ma nièce inconsolable soit parfaitement consolée... et de plus mariée !...

— Oh ! madame... vous êtes bien sévère !... Mais vous ne réussirez pas... Madame la baronne est immariable...

— Apprenez, mademoiselle, que rien ne me résiste, et faites-moi grâce de vos sottes réflexions... j'ai tiré de vous tout ce que je voulais ; maintenant il ne vous reste plus qu'à prévenir votre maîtresse que je suis là... et que je l'attends... allez !...

— Quelle aimable tante nous avons là !... murmura mademoiselle Juliette, et que madame la baronne a bien fait de...

— Eh bien !... vous n'êtes point partie ?

— J'obéis, madame la marquise !

Et Juliette sortit vivement du salon. Cependant madame de Nèfles marchait à grands pas, se donnant de l'air à grand renfort d'éventail, et, tout en arpentant l'appartement, elle se livrait à un monologue vif et animé.

— Par la barbe de mes aïeux !... je l'ai dit et je n'en démordrai pas... elle se mariera... elle épousera mon protégé, le chevalier d'Arbel, où, tudio ! elle dira pourquoi... Ah ! ma chère nièce... vous persistez dans votre douleur entêtée... et non contente de ne pas répondre à mes lettres, vous refusez même de voir le chevalier que je vous propose pour époux !... Eh bien ! nous verrons !... Vous m'avez forcée à quitter Versailles... mon Versailles où j'ai toutes mes habitudes... Vous m'avez réduite à faire un voyage... de long cours... trente lieues !... en berline !... J'ai les os rompus... je suis harassée... brisée... mais je vous montrerai de quel bois se chauffe la marquise de Nèfles, votre tante !... Le chevalier est venu avec moi... je l'ai laissé dans mon carrosse... au bout de l'avenue... et vous le recevrez... et vous l'épouserez... ou je vous déshérite !

Sur les derniers mots de ce monologue, la baronne d'Orsy venait d'entrer au salon. Elle ne portait plus le deuil, mais le gris faisait tous les frais de sa toilette, qui eût pu à la rigueur passer pour un demi-

deuil : une voilette de dentelle noire, coquettement attachée dans ses cheveux, cachait à demi les jolis yeux de la veuve inconsolable. A la vue de la marquise, de déchirants sanglots s'échappèrent tout à coup de sa poitrine, et elle se précipita dans les bras de sa tante, en s'écriant :

— Ah ! ah !... ma tante !... vous ici !... dans l'asile de la douleur ! ah ! ah !

— Mais prenez donc garde, ma nièce, fit la marquise, en essayant de se soustraire à l'étreinte de la baronne... vous m'inondez de vos larmes... c'est un déluge...

— Qui ne s'arrêtera jamais, ma tante !...

— Voilà une jolie perspective, ma nièce... mais vous y noierez vos charmes...

— Qu'importe, ma tante... à quoi me servirait d'être jolie, maintenant ?...

— Eh ! ma nièce, riposta vivement la marquise... cela vous servirait à être jolie... et c'est déjà quelque chose...

— Quand on a perdu tout ce qu'on aimait... Ah ! ah !...

Et les sanglots recommencèrent, étouffés sous le mouchoir de la jeune baronne.

— Encore !... s'écria madame de Nèfles, visiblement impatientée. Eh ! ma nièce, songez un peu, je vous prie, que voilà tantôt dix-huit mois que vous pleurez votre mari, et que vous vous couvrez de ridicule...

— Excusez-moi, ma tante... C'est que votre présence vient de me le rappeler cruellement... Ah ! ah !...

— Comment cela... baronne ?

— Et je me suis souvenue tout à coup, en vous voyant, ajouta l'inconsolable veuve, avec une intention que sa douleur n'empêcha pas de remarquer... que vous aviez en horreur ce pauvre baron d'Orsy...

— Oh ! certainement, ma nièce... Et avais-je tort ?... Un homme qui, après trois ans de mariage, se bat en duel...

— Parce qu'on avait insulté l'honneur de sa femme ! interjeta la baronne en forme d'interruption.

— Contre un gentilhomme de monseigneur le grand Dauphin...

— Le comte de Chamillac... Ah ! ah !...

— Malgré la défense du roi Louis XV, continua la marquise... et qui a la maladresse de tuer son adversaire.

— Il était si brave!... Ah! ah!... Et vous détestiez un homme pareil, ma tante!

— Oh! oui, ma nièce... je ne vous le cache pas... je suis la française même, vous le savez... je haïssais le baron, votre époux... et, certes, si vous m'aviez écoutée, vous ne l'auriez point épousé... Aussi quand le roi Louis XV, indigné, furieux de sa désobéissance, lui envoya son ordre d'exil...

— Que vous aviez, dit-on, sollicité vous-même, ma tante... Ah! ah!... interjeta la baronne avec la même intention et les mêmes sanglots que précédemment.

— Ecoutez donc, ma nièce, je ne savais pas que cet exil aurait de si funestes résultats... je ne pouvais me douter que votre endiablé baron, qui avait osé braver la défense du roi, irait prendre, de la colère de celui-ci et de sa disgrâce à lui, un tel chagrin, qu'en traversant les Pyrénées pour gagner la terre de l'exil, il disparaîtrait tout à coup, et qu'on retrouverait son chapeau sur le bord d'un torrent, qui l'emporta on ne sait où... car, malgré toutes les recherches, il fut impossible de retrouver son corps.

— Ah! ma tante, quel tableau!... je n'en pus supporter la vue... et je revins en toute hâte dans ce château, pour y calfeutrer ma douleur et pour pleurer en paix... Ah! ah! ah!...

Ici la baronne crut de son devoir de sangloter de plus belle.

— Est-ce que nous allons recommencer, ma nièce? demanda la marquise, avec une impatience contenue...

— C'est plus fort que moi, marquise... Vous devez comprendre le chagrin qu'on éprouve quand on a perdu ce qu'on aime?...

— Mais pas du tout, baronne... je ne comprends pas!... Oubliez-vous que je n'ai jamais connu les liens du mariage... et que, grâce à Dieu, je suis encore demoiselle!... Si je m'appelle madame la marquise de Nèfles, c'est que Sa Majesté a permis, pour que le nom de mon père ne s'éteignît pas, qu'à la mort de celui-ci, je prisse ce titre, avec injonction de le transmettre au mari de mon unique héritière... Or, cette héritière, c'est vous ma nièce, et, certes, j'aurais tout fait pour ne pas transmettre le marquisat de Nèfles au baron d'Orsy, votre défunt époux.

— Mais que vous avait-il donc fait, ma tante, le pauvre baron, pour que vous lui portiez tant de haine?

— Ce qu'il m'avait fait, ma nièce? s'écria la marquise dont la colère

enflamma les joues... une infamie! un affront sanglant!... Au dernier bal de la cour, qui fut donné quelque temps avant votre mariage, il manqua un vis-à-vis au menuet de la duchesse de Pompadour... le baron passe près de moi... Bravant les convenances, et pour ne pas faire attendre la duchesse, je lui tends la main... Savez-vous ce qu'il fit, ma nièce?... Il s'inclina, baisa respectueusement ma main... et... et me planta là... sans me faire danser !!... Oh! je ne lui pardonnerai de ma vie... et, tout mort qu'il est, je ne lui pardonne pas encore! Aussi je trouve que vous l'avez assez pleuré... trop pleuré... et je veux que vous quittiez son nom... C'est pour cela que je suis venue, que j'ai fait trente lieues en berline... Ma nièce, je viens vous prier... et au besoin vous ordonner, de recevoir le chevalier d'Arbel et de lui donner votre main!...

— Ah! ah! ah!... ma tante, que me dites-vous là?... Ah! ah! ah! cria la baronne, dont les sanglots prirent des proportions effrayantes.

— C'est à lui seul, continua la marquise, que je transmettrai le marquisat de Nèfles.

— Ne m'en parlez pas, ma tante! ah! ah!

— Le chevalier vous aime à l'adoration...

— Ah! ah!... que m'importe!... ah!

— Vous avez dû remarquer qu'il est fort beau cavalier.

— Rien n'est si beau que mon défunt époux!... ah! ah!

— Ainsi vous refusez? dit tout à coup la marquise, en proie à la plus violente colère, ce que ses lèvres pincées n'indiquaient que trop... Songez-y..., je vous déshérite!

— Je suis assez riche pour une veuve, ma tante! ah! ah! ah!

— Mais [vous m'assourdissez avec vos sanglots! cria la marquise, hors d'elle-même, ne cesserez-vous pas de pleurer?

— Jamais, ma tante! répondit la baronne, en faisant un effort pour sangloter dans un ton plus élevé...

— Oh! c'est à ne pas y tenir!... Je voulais rester deux jours près de vous...

— Ah! ah! ah! ah!

— Mais j'y perdrais la raison... j'aime mieux courir les chances d'une courbature... je repars.

Nouveaux sanglots de la baronne, plus aigus et plus précipités.

— Miséricorde!... j'en deviendrai folle... au secours? fit la marquise

tout ahurie... Adieu, ma nièce... vous ne me reverrez de mes jours!... Vous êtes bien décidée?

— Je resterai veuve toute ma vie, ma tante! ah! ah! ah!...

— Vous êtes une sottise!... voilà mon dernier mot! s'écria la marquise.

Et elle sortit vivement. La jeune veuve, son mouchoir sur les yeux, courut à la fenêtre; et, quand elle eut vu sa tante s'éloigner à travers le parc et franchir la grille d'un pas ferme, en frappant le sol de sa canne, et en s'éventant avec violence, elle se laissa tomber sur un siège, toute haletante.

— Partie!... enfin!... murmura-t-elle... Ouf!... je n'en puis plus!

— Ah! ah! ah! madame, fit Juliette en riant aux éclats — car elle était entrée depuis quelque temps déjà et avait entendu la fin de la scène précédente, — ah! ah! ah!... je ne pouvais plus me contenir: j'en ferai une maladie...

L'hilarité de mademoiselle Juliette était probablement fort communicative, car la baronne se prit à rire bientôt comme elle, et ce fut pendant quelque temps un duo de notes joyeuses et perlées qui s'échappaient de deux bouches fraîches et gracieuses, mademoiselle Juliette étant pour le moins aussi jolie que sa maîtresse.

— Pauvre tante! s'écria enfin celle-ci, quand elle fut rentrée dans le libre exercice de sa respiration... j'espère qu'elle ne reviendra point à la charge... Elle s'en va toute *ensanglotée*!... ah! ah!

— Ah! madame, reprit à son tour la suivante, que vous avez bien joué cette scène!... J'ai failli y être prise moi-même... Que cela est bien pleuré! Il n'est pas de comédienne qui ne vous envierait un talent pareil!

— Flatteuse!... Tu trouves?... Mais je m'aperçois que les larmes creusent l'estomac... as-tu préparé le déjeuner?

— Je n'ai eu garde d'y manquer.

— Tu as mis deux couverts?

— Cela va sans dire.

— Eh bien! va trouver Hector... et dis-lui que je l'attends.

Juliette partit aussitôt, et un instant après un charmant cavalier, en simple habit de campagne, entra dans le salon, en disant:

— Tu m'as bien fait attendre, mon Henriette.

— Ce n'est pas de ma faute, mon ami, reprit la jeune baronne; ma

tante est venue me relancer jusqu'ici... et franchement, dans ma position de veuve inconsolable, je ne pouvais te présenter à elle...

— Peste ! je le crois ! riposta Hector en riant ; je lui eusse produit l'effet de la tête de Méduse... Mais si elle allait revenir ?

— Rassure-toi... j'ai surpassé, pour la faire fuir, toutes les douleurs d'Andromaque... et je me meurs de faim...

— Moi aussi... à table ! s'écria joyeusement Hector.

Il prit la main de la baronne et la baisa tendrement. Puis ils se placèrent tous deux, vis-à-vis l'un de l'autre, aux deux bouts d'une petite table que mademoiselle Juliette avait apportée elle-même, et sur laquelle le déjeuner fumait.

Cependant la marquise de Nèfles avait regagné sa voiture au bout de l'avenue, et retrouvait là le chevalier d'Arbel qui l'attendait.

— A moi, chevalier ! à moi ! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut... je vais m'évanouir... je le sens... soutenez-moi...

Le chevalier, un peu effrayé de l'énorme poids qu'il allait avoir à supporter, s'avança néanmoins. Mais la marquise ne prit pas le temps de se trouver mal.

— Le croiriez-vous ? reprit-elle... j'ai échoué !... Prières... menaces... rien n'a fait... elle s'entête dans son veuvage... toutes mes raisons sont venues s'émousser contre ses affreux sanglots, qui me percent encore les oreilles... Il n'y a rien à faire ici... décidément c'est une veuve inconsolable !... Je l'abandonne à sa folie... je retourne à Versailles... Partons, chevalier.

— Oh ! que nenni, marquise... Je suis venu... je ne m'en irai pas sans combattre... Je vais donner l'assaut à ce cœur imprenable.

— Quoi ! vous voulez !

— Elle est inconsolable, dites-vous ?... Eh bien !... je veux la consoler... je n'en aurai que plus de mérite.

— Chevalier, vous courez au-devant d'une défaite... je vous en préviens... Que voulez-vous faire auprès d'une femme bardée d'indifférence, et cuirassée par la douleur...

— Chercher le défaut de la cuirasse, marquise... et je le trouverai... car si elle s'entête... je m'entête aussi... c'est une guerre ouverte... Tant mieux !... j'entre en campagne !...

— Chevalier !... vous jouez gros jeu... vous allez éprouver un échec... et laisser dans cette affaire un lambeau de votre réputation de conquérant.

- J'en brave les conséquences !
— Comme moi, la courbature... car je repars.
— Bon voyage, marquise !
— Bonne chance, chevalier ! mais prenez garde !... elle va vous inonder de ses larmes... c'est un torrent.
— Rassurez-vous, madame... je sais nager !
Et le chevalier s'avança audacieusement dans l'avenue, tandis que la marquise criait à son cocher :
— A Versailles !... à petites journées... mets cinq jours, s'il le faut !

II.

Hector et Henriette étaient à table depuis dix minutes à peine, lorsque Juliette rentra tout à coup en criant :

— Madame !... madame ! trahison !... monsieur le chevalier d'Arbel est là... c'est la marquise de Nèfles qui le lâche sur nous... bien sûr !... Germain, notre garde-chasse, l'a aperçu causant avec la marquise au bout de l'avenue.

— Ah ! ma tante !... ma tante !... vous me faites rude guerre... à ce qu'il paraît ! murmura la jeune baronne, en se levant de table tout à coup, et en rougissant de contrariété.

— C'est insupportable, fit Hector, avec impatience, ... on n'a pas seulement le temps de déjeuner ici !

Et il jeta avec humeur sa serviette sur la table.

— Vous avez eu tort de le recevoir, Juliette, ... il fallait dire que je ne voulais voir personne... que...

— Eh ! je n'y ai point manqué... mais le chevalier est un intrépide qui m'a dit, en m'embrassant... — car il m'a embrassée fort galamment, ajouta mademoiselle Juliette, en forme de parenthèse, — que fussiez-vous au fond de l'enfer, il irait vous trouver ; et que si vous refusiez de le recevoir par la porte, il entrerait par la fenêtre..

— Tudieu !... quel gaillard ! dit Hector, en riant.

— Vous voyez, Hector ?... Ah ! quelle position que la mienne !... Dès qu'on sait une pauvre veuve inconsolable... voilà tous les galants en campagne et chacun voudrait sécher ses larmes.

— Oh ! madame, interrompit Juliette, ... nous n'avons pas le temps de discourir... prenons un parti... car le chevalier, qui s'impatiente peut-être déjà, est capable de quitter tout à coup le pavillon où je l'ai fait entrer pour gagner du temps.

— Dans le pavillon ! s'écria Hector aussitôt... mais c'est là que j'ai passé la matinée... j'y ai laissé mes gants... un livre ouvert... et qui pis est ma tabatière sur la table... nous voilà bien.

— Je suis compromise ! reprit la baronne.

— Et moi donc ! ajouta Hector... Tenez, Henriette... ma chère Henriette... il faut bravement sortir de cette fausse position... elle n'est pas tenable... J'aime le bonheur au grand jour, moi !... Avouez-moi publiquement... Que je sois votre époux aux yeux de tous... il le faut pour vous-même...

— Vous oubliez, Hector, répondit la jeune baronne en le regardant fixement entre les deux yeux, et en laissant poindre sur ses lèvres un sourire imperceptible, que je ne puis, que je ne veux vous nommer mon époux que lorsque la colère du roi contre le baron d'Orsy, mon mari défunt, sera complètement éteinte, et que le jour où le monarque aura réhabilité, par un pardon... posthume, cette mémoire si chère... Et maintenant, que faut-il faire du chevalier ?

— Le recevoir, pardieu !...

— Ah ! vous voulez ?...

— Le moyen de faire autrement ? Le chevalier, pour je ne sais quel service rendu, est très-bien en cour... Il a l'oreille du ministre et celle du roi lui-même... Après la découverte d'objets... tout masculins... qu'il aura faite sans doute dans le pavillon... un refus de le voir ne ferait qu'augmenter ses soupçons...

— Mais vous savez, Hector... que le chevalier vient pour sécher mes larmes... et pour me demander ma main ! riposta malicieusement la jeune baronne.

— Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ? reprit Hector.

— Faudra-t-il la lui accorder... hein ?

— Mauvaise, fit Hector en riant ; mais tout à coup, redevenu sérieux, il s'écria : — Oh ! quelle idée !

— Quoi donc ?

— Alerte ! alerte !... cria spontanément mademoiselle Juliette, qui, de la fenêtre, n'avait cessé de veiller sur le pavillon... voilà M. le chevalier qui, n'ayant pu ouvrir la porte, à cause d'un petit tour de clef que j'avais donné par précaution, saute par la fenêtre du pavillon...

— Miséricorde ! dit vivement la baronne.

— Il accourt, il se dirige de ce côté... reprit Juliette.

— Mais cette idée ?... demanda Henriette à Hector.

— Viens... je te la communiquerai...

— Il monte le perron... Sauve qui peut !

Mais ce dernier avertissement de Juliette était inutile, car la baronne et Hector avaient déjà disparu.

— Ah ! ah ! cria le chevalier, entrant tout à coup dans le salon, et apercevant Juliette, qui cherchait à se retirer en emportant la table du déjeuner ; c'est donc vous, ma belle enfant, qui enfermez les gens ?...

— Moi, monsieur le chevalier ? fit Juliette avec une naïveté parfaitement jouée.

— A double tour !

— Oh !... oh ! reprit Juliette, avec indignation contre elle-même... je n'en fais jamais d'autres... Aussi, la serrure ne vaut rien... on croit fermer un tour... on en ferme deux...

— Heureusement la fenêtre n'est pas haute...

— Six pieds seulement, affirma Juliette.

— Et me voilà ! continua le chevalier... Tu as prévenu ta maîtresse ?

— Avec empressement...

— Et... où est-elle ?

— A sa toilette...

— C'est de bon augure !... Ainsi, elle va venir ?

— Dans un instant !

— Merci !

— Il n'y a pas de quoi !... ajouta Juliette à voix basse, en gagnant vivement la porte...

Dès que le chevalier se trouva seul dans le salon, il tira de sa poche une tabatière.

— Qu'est-ce que ceci ? se demanda-t-il... un chapeau d'homme... des gants... cette tabatière... un livre ouvert sur la table, et un endroit marqué avec le haut d'une lettre à la date d'hier... tout cela dans ce pavillon où l'on m'enferme, et qu'il semble que quelqu'un vient de quitter !... Est-ce que notre jolie veuve ne serait inconsolable que parce qu'elle est déjà consolée ?... Ah ! chevalier, quelle pensée !... Non, non, c'est impossible... cette bonne marquise a vu ses larmes... un torrent, comme elle dit... et l'on ne répand pas des torrents... sans douleur réelle... Non, tous ces objets masculins sont ceux de son culte... ce sont autant de souvenirs du pauvre défunt, au milieu desquels notre veuve inconsolable vient passer ses matinées sans doute...

Le vrai chagrin aime à s'entourer de tout ce qui lui rappelle son origine.

Tout en faisant à part lui ces sages et bienveillantes réflexions, le chevalier avait ouvert la tabatière et y avait puisé une prise qu'il aspirait fortement.

— Pourtant, reprit-il aussitôt, le tabac est tout frais râpé..., qu'est-ce que cela signifie?... Oh! je devine... pauvre femme!... elle en use!... Les profondes douleurs font prendre de ces habitudes-là... le tabac n'empêche pas de pleurer... au contraire... mais il détourne le cours des larmes... il en change la cause... et c'est toujours cela de gagné... Décidément elle est plus sérieusement affligée que je ne croyais. Diable!... diable!... Eh! qu'importe après tout?... est-ce une raison pour renoncer à l'aventure? Non, par Dieu! et bien loin de là... plus l'affliction sera réelle, plus j'aurai de mérite à la vaincre... Pas d'hésitation!... arrachons la belle désolée aux piquantes consolations de la tabatière, et offrons-lui-en de plus sérieuses... D'ailleurs mon honneur est engagé... j'ai promis à la marquise de trouver le défaut de la cuirasse... il faut le chercher... voyons?... De la galanterie?... non, c'est commun... le premier croquant venu s'en pique aujourd'hui?... Ah! j'y suis! les affligés aiment à rencontrer des... confrères... feignons une grande douleur, provenant de causes analogues... Prenons un air désolé, affichons de la négligence dans la toilette... et, s'il le faut, exécutons un duo de larmes... ceci ne m'inquiète pas... j'ai les pleurs faciles...

Tout fier de son adroite résolution, le chevalier mouilla ses yeux, prit un petit air ravagé tout à fait intéressant, déranger quelque peu la symétrie de sa coiffure, jeta enfin un peu de débraillé dans sa toilette, et après avoir consulté la glace d'un coup-d'œil, il se préparait à se placer sur un fauteuil pour y attendre commodément l'arrivée de la baronne, dans une attitude mélancolique, lorsqu'il entendit un grand éclat de rire partant de la chambre voisine. Ce rire franc et joyeux dans la maison d'une affligée lui parut au moins étrange; et il commença à craindre d'avoir fait, en pure perte, des frais de désolation factice. Ce fut encore bien pis, quand il vit entrer presque aussitôt la jeune baronne cherchant à contenir les derniers éclats d'un rire fou. C'était sans doute l'idée que lui avait communiquée Hector qui causait son hilarité. Le chevalier la regardait d'un air ébahi et piteux qui n'était point fait pour ramener la baronne à la gravité.

— Qu'est-ce que cela signifie ? pensa-t-il. La marquise m'aurait-elle trompé ?... oh ! non, c'est impossible... Oh ! je comprends, ajouta-t-il tout à coup dans sa pensée... ce n'est pas de la gaité... c'est ce rire saccadé qui précède les larmes chez les gens nerveux... Quelle douleur, mon Dieu !

Il s'inclina devant la jeune veuve, en poussant deux ou trois soupirs d'une tristesse profonde.

— Mille pardons, monsieur le chevalier, de vous avoir fait attendre, dit-elle enfin, parvenant à éteindre le rire dans son gosier.

— Ah ! madame ! répondit le chevalier, du même ton dont il eût récité les lamentations de Jérémie... ne vous excusez point... Vous m'aviez oublié sans doute... les grands chagrins font perdre la mémoire... Je le sais mieux que personne... hélas !... Je vous attendais patiemment en pleurant moi-même sur mes propres malheurs.

— En effet, chevalier... qu'avez-vous donc ?... vous paraissiez désolé et votre visage tout bouleversé... dit la baronne, qui se sentit près d'éclater de nouveau, en portant ses regards sur le chevalier.

— Ah ! madame... reprit celui-ci, en levant les yeux au ciel... j'ai fait une perte aussi cruelle que la vôtre...

— Que me dites-vous là ?

— Une jeune fille... que j'allais épouser... et que j'aimais à l'adoption... Tenez, madame... c'est seulement depuis cette perte cruelle que j'ai compris votre douleur...

— Et c'est sans doute pour mêler vos larmes aux miennes que vous êtes venu, chevalier ?

— Les affligés aiment tant à rencontrer des gens qui les comprennent, madame.

A ces mots, il tira de sa poche la tabatière et la présenta ouverte à la baronne, en lui disant :

— En usez-vous, madame ?

Henriette, en reconnaissant la tabatière d'Hector, recula d'un pas et parut embarrassée.

— Il l'a trouvée, pensa la jeune veuve... il a tout deviné ou à peu près... C'est une comédie qu'il joue...

— Je ne suis pas fâché de m'assurer si c'est une habitude déjà bien invétérée chez elle... C'est que j'ai en horreur les femmes qui prisent...

Telle fut la pensée du chevalier qui, ayant pris le change sur la cause de l'embarras de la baronne, ajouta aussitôt :

— Oh ! n'hésitez pas devant moi, madame... depuis mon malheur, je me bourre le nez de tabac... Je vois que vous avez fait comme moi... cette tabatière est à vous... je l'ai trouvée dans ce pavillon où l'on m'a introduit d'abord... Elle était au milieu d'objets bien chers et qui vous rappellent, j'en suis sûr, de bien tristes souvenirs.

La baronne, entièrement rassurée, comprit à ce discours que le chevalier ne savait rien, et, s'avançant avec beaucoup de sang-froid, elle prit une prise qui la fit éternuer presque aussitôt.

— Je suis sauvée ! pensa-t-elle.

— Elle n'y est pas encore faite ! pensa le chevalier de son côté.

Et la conversation reprit son cours. Le chevalier, toujours lamentable, fit l'éloge de celle qu'il avait soi-disant perdue, et, pour compléter l'oraison funèbre que la baronne, quoiqu'impatientée et ignorant où il en voulait venir, avait néanmoins écoutée complaisamment, il fit tous ses efforts pour verser une larme. Mais il résulta de ces efforts une grimace si plaisante que la baronne, n'y tenant plus, laissa enfin éclater le rire, qu'elle essayait à réprimer depuis quelques instants déjà...

— Eh ! quoi, madame, vous riez ? fit le chevalier, dont l'air stupéfait excitait encore l'hilarité de la baronne.

— Vous le voyez... ah ! ah !... je ne puis le nier... ah ! ah ! excusez-moi, je vous prie... ah ! ah !

— Mais, madame, reprit le chevalier, de plus en plus ébahi... vous n'êtes donc pas dans la désolation ?

— Je n'y suis plus, chevalier... ma tante s'est tant moquée de moi, ce matin...

— Que vous êtes consolée ?

— Parfaitement.

— Eh ! madame, que ne le disiez-vous plus tôt ? s'écria le chevalier, rajustant ses vêtements et reprenant son air habituel... vous m'avez fait faire fausse route... Voilà un grand quart-d'heure que je joue une comédie ridicule... et que j'affiche une douleur factice... dans le seul but de flatter votre douleur réelle...

— Ainsi la jeune fille que vous avez perdue ?...

— N'a jamais existé...

— Et vos larmes ?

— N'ont pas pu parvenir à couler... malgré tous mes efforts, comme vous avez vu... Mais puisque vous n'êtes plus cette veuve inconsolable dont je voulais séduire le cœur par la ruse... je suis le plus heureux des

hommes, et je puis vous dire, sans feinte... et sans larmes... que je vous aime... que je vous adore... et que je viens vous demander votre main... Voilà, madame; et je m'aime mieux dans ce rôle-là que dans l'autre... ici, au moins, je suis dans mon élément.

— Oh! chevalier... une déclaration... aussi brusque!... Quelle pétulance! fit la baronne avec coquetterie...

— Eh! madame... j'ai déjà bien assez perdu de temps...

— Ma tante m'avait prévenue en effet de vos bonnes dispositions à mon égard... mais je ne m'attendais point...

— Votre main?... madame... votre belle main... voilà tout ce que je demande pour être le plus fortuné des mortels! s'écria le chevalier avec feu et tombant aux genoux de la jeune veuve.

— Relevez-vous, monsieur... relevez-vous... je vous en prie.

Le chevalier se remit sur ses pieds par un mouvement gracieux.

— Ma main? reprit la baronne avec une coquetterie évidemment calculée... mais je l'ai refusée, ce matin, à ma tante, qui me la demandait pour vous...

— Les femmes savent si mal demander ces choses-la!... Je vous en conjure, madame... Faut-il que je retombe à vos pieds?

— C'est inutile, chevalier, se hâta de répondre la baronne... car je ne puis vous accorder ma main...

— Qu'entends-je?

— Sans manquer à un vœu que j'ai fait.

— Un vœu?

— Ridicule... sot... niais, si vous voulez... mais enfin qui me lie les mains et enchaîne ma liberté...

— Oh! parlez, madame, parlez... et, s'il est possible d'y satisfaire... comptez sur moi... sur mon crédit... sur mon ardeur...

— J'ai juré, chevalier... — Ah! c'est d'un ridicule que je comprends maintenant, mais qu'au commencement de ma douleur je trouvais sublime... — j'ai juré de ne point me remarier que la colère du roi contre feu le baron d'Orsy ne fût apaisée.

— N'est-ce que cela?... s'écria vivement le chevalier... c'est fait déjà... car sa Majesté, dernièrement à son cercle, où on parlait du baron, regrettait amèrement que sa sévérité eût causé la mort d'un fidèle sujet...

— Attendez, reprit la baronne aussitôt... ce n'est pas tout... j'ai

juré aussi — et voilà l'imprudence — que je ne cesserais de porter son nom que lorsqu'il aurait été réhabilité par un pardon posthume...

— Est-ce tout, madame ?

— C'est tout, monsieur.

— Eh bien, madame... sous peu de jours vous aurez rempli votre vœu et vous serez ma femme... car le roi me veut trop de bien pour s'opposer à mon mariage.

Un quart-d'heure après, le chevalier, qui s'était procuré un cheval, courait à franc étrier sur la route de Versailles. Pourtant il n'était point amoureux de la baronne autant qu'il avait voulu le faire croire, et c'est ce dont nous serons aisément convaincus, si nous voulons commettre l'indiscrétion de surprendre ses pensées pendant la route. Voici à peu près leur forme et teneur :

— Hum !... il me semble qu'elle a passé bien vite de la douleur à la gaieté... Franchement, je l'aimais mieux lorsqu'elle était inconsolable... cela piquait mon amour-propre... Bah !... tout le monde ignorera que je l'ai trouvée toute consolée... et l'honneur de cette cure m'en reviendra tout entier... et puis le marquisat de Nèfles, qui est au bout de ce mariage, vaut bien la peine que l'on coure la poste, comme je le fais...

Mais ne poussons pas l'indiscrétion plus loin, et disons bien vite que, cinq jours après son départ, le chevalier d'Arbel reparaisait au château de la baronne d'Orsy, accompagné de la marquise de Nèfles, qui triomphait. Comme, dans son empressement de remettre à la baronne le pardon posthume obtenu du roi, il avait devancé la marquise, il arriva inopinément au salon, à la porte duquel il s'arrêta tout à coup. Il lui avait semblé voir un élégant jeune homme quitter brusquement Henriette et se précipiter dans un cabinet voisin. Mais sa fatuité lui persuada bientôt qu'il s'était trompé : Était-il possible, quand on touchait au moment fortuné de devenir sa femme, que l'on pensât à un autre que lui ? Et il crut pertinemment qu'une glace, qui se trouvait près de la porte du cabinet, lui avait produit cette illusion, en réfléchissant sa propre image. Aussi fut-ce d'un air heureux et dégagé qu'il s'avança près de la baronne :

— Victoire ! madame... victoire ! lui cria-t-il... vous voyez à vos pieds le plus heureux des hommes...

Il allait s'agenouiller, ce qui, par parenthèse, paraissait lui être assez

familier ; mais la baronne le retint, et, avec une émotion bien sérieuse cette fois :

— Ainsi, monsieur, demanda-t-elle... ce pardon?..

— Le voici, madame... Et par Dieu ! Sa Majesté a bien fait les choses... pour un pardon posthume, car il est conçu de manière à pouvoir satisfaire un vivant.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la baronne, qui reçut d'une main tremblante le papier couvert du sceau royal. Le chevalier, qui s'abusa encore sur le sens de cette émotion bien visible, reprit aussitôt avec ardeur :

— Enfin, madame... rien ne s'oppose plus à mon bonheur... et il n'y a plus d'obstacle...

— Qu'un seul, monsieur, répondit la baronne, rougissant et baisant les yeux.

— Un obstacle... encore ! s'écria la marquise de Nèfles qui venait d'entrer au salon... et quel est-il ?... où est-il, ma nièce ?

— Il va venir remercier M. le chevalier, ma tante.

— Oui, monsieur, fit Hector en paraissant tout à coup, recevez mes remerciements de l'empressement que vous avez mis à me procurer ma grâce... pour épouser ma femme...

— Le baron d'Orsy ! cria la marquise stupéfaite et sentant toute sa fureur renaître.

— Mon mari, ma tante, qui a mieux aimé passer pour mort pendant dix-huit mois, et vivre ici en reclus, que de forcer sa femme à quitter son pays...

— C'est-à-dire que je suis joué, dit enfin le chevalier, retrouvant l'usage de la parole dont la surprise l'avait privé... Puis, après un moment d'hésitation, il ajouta : — Eh bien !... c'est de bonne guerre... Je serai le premier à rire à mes dépens... et j'aurai toujours gagné à cela le plaisir d'avoir fait une bonne action sans m'en douter... et peut-être un ami... continua-t-il en tendant la main au baron d'Orsy.

Celui-ci la serra cordialement en s'écriant :

— Ah ! chevalier... vous êtes un homme d'esprit, et à coup sûr un homme de cœur, et la façon dont vous acceptez tout ceci vous assure à jamais mon amitié.

— Et la mienne, ajouta la baronne.

— Allons, me voilà trop récompensé ! riposta le chevalier.

— Mais c'est abominable ! cria de nouveau la marquise de Nèfles...

on ne fait pas de ces tours-là!... on ne laisse pas croire aux gens qu'on est mort... quand on ne l'est pas... Oh! vous me le payerez, baron!

— Ah! ma tante... nous sommes dans un jour de pardon, dit Henriette d'un ton suppliant...

— Et la marquise ratifiera le mien, en consentant à danser avec moi le premier menuet au prochain bal de la cour, continua le baron.

— Comment? monsieur,... fit la marquise devenue rouge de plaisir.

— Si vous voulez bien me faire cet honneur, ma tante...

La marquise de Nèlles, heureuse et fière de ce menuet en espérance, ne put tenir rigueur. Elle tendit la main à son neveu, tout en disant à Henriette :

— Mais enfin, ma nièce... pourquoi donc paraissiez-vous inconsolable?

— Ah! je vais vous le dire, marquise, interrompit le chevalier, c'est que madame avait la consolation tout près d'elle.

EUGÈNE NYON.

Variétés.

LES VERTUGADINS.

Vertugadin n'est qu'une abréviation ou une corruption de vertugardien. Les vertugadins, qui firent pendant longtemps les délices des grandes dames de la cour de France, ne se recommandaient ni par leur élégance, ni par leur commodité.

Figurez-vous, mesdames, des cercles en fer ou en baleine placés de distance en distance sous des jupes d'une largeur extravagante qu'ils gonflaient et soutenaient en ballon jusque sur les pieds. Avisez-vous donc, après cela, d'avoir une démarche gracieuse, une jambe fine et ronde!

Mais la mode est un despote auquel il faut aveuglément se soumettre. Le vent est aux vertugadins? Vivent les vertugadins! — Ils sont oubliés tour à tour et remplacés par les paniers qui ne sont autre chose que des vertugadins débaptisés : vivent les paniers! — Plus tard, les

paniers font place à ces affreuses robes du Directoire qui déplaçaient la taille et la logeaient au milieu de la poitrine, — vivent les robes du Directoire et vivent les incroyables !

Mais nous voici bien loin des vertugadins et de l'aventure à laquelle ils doivent naissance.

Il y avait autrefois, en 1615, à Lesparre, petite ville de la Gascogne, une jeune fille nommée Rosemonde, riche, noble, douée d'infiniment d'esprit et merveilleusement belle. Par malheur, toutes les qualités brillantes dont le ciel l'avait pourvue, se trouvaient déparées par un défaut capital : elle avait la hanche droite plus forte que la hanche gauche, et ce vice de conformation éloignait d'elle tous les galants de la contrée.

On se résigne difficilement à renoncer à l'espoir d'être mariée, quand on est jolie comme les amours, et surtout lorsqu'on voit toutes ses amies d'enfance passer du triste manoir paternel à la splendide cour de France. Rosemonde, dans sa douleur d'avoir une hanche plus proéminente que l'autre, employait une partie de ses journées à déplorer son infortune, et toute la tendresse du baron de Noyoncourt, son père, un vieux soldat de Henri IV, était impuissante à la consoler.

Sur ces entrefaites, le bruit du prochain mariage de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche, se répandit jusqu'à Lesparre. Peu de jours après, le jeune roi, Marie de Médicis, sa mère, le duc de Guise, le duc d'Epemon, la maréchale d'Ancre, la duchesse de Nevers, et quantité de grands seigneurs et de grandes dames, arrivèrent à Bordeaux, afin d'y attendre la nouvelle reine des Français. La duchesse d'Epemon profita du départ du duc de Guise et de la duchesse de Nevers pour les Pyrénées, où ils allaient recevoir la fiancée du Roi, afin de faire visite au baron de Noyoncourt et à Rosemonde, qu'elle avait tenue sur les fonts de baptême.

Elle trouva sa filleule plus charmante que jamais ; toutefois, son beau visage était baigné de larmes. Après bien des questions, elle parvint à lui arracher le secret de son désespoir.

— Comment, tant de pleurs pour une hanche un peu plus forte que l'autre, mon enfant ? lui dit-elle avec bonté.

— Un peu plus forte ! dites horriblement plus grosse, à ce point que, malgré l'ampleur de ma robe, elle saute aux yeux de tous les seigneurs de ce pays, qu'elle les fait fuir tous, et que, si vous ne me venez

en aide, je mourrai fille, ce qui est la pire chose du monde, n'est-il pas vrai, belle marraine ?

La duchesse se prit à sourire, et promit à sa filleule de lui trouver un mari, si elle voulait se guider d'après ses conseils.

Rosemonde, à demi rassurée par cette promesse, consentit à tout ce que madame d'Epernon lui prescrivit, et le lendemain elles partaient toutes les deux secrètement pour Bordeaux.

Six semaines s'étaient écoulées ; le roi était de retour à Paris ; des fêtes avaient eu lieu en l'honneur de la jeune reine, et Rosemonde ne s'y était pas montrée. Qu'était-elle devenue ? Était-elle retournée en Gascogne ? Versait-elle encore des larmes sur la grosseur exagérée de sa hanche droite ? Avait-elle renoncé à l'espoir de rencontrer un mari ?

Rosemonde était au Louvre, dans l'appartement de la duchesse d'Epernon, mais si bien cachée aux regards que pas un seigneur, jeune ou vieux, n'avait entrevu son joli visage et ses hanches disparates. Confiante dans la parole que lui avait donnée sa marraine, elle attendait l'instant où elle devait se produire au grand jour, dans tout l'éclat de sa beauté, moins le défaut qui y faisait ombre.

Cet instant si longtemps appelé de ses vœux, arriva enfin.

Il y avait ce soir-là grand bal au Louvre. Le roi, la reine et la haute noblesse s'y trouvaient réunis. Une fleur cependant manquait à ce brillant bouquet, — c'était la duchesse d'Epernon, dont chacun remarquait l'absence.

Tout à coup la porte du bal s'ouvrit à deux battants, et un héraut annonça à voix haute :

— Madame d'Epernon et mademoiselle de Noyoncourt !

A ce dernier nom, qui était inconnu, chacun tourna la tête avec curiosité, et un murmure d'étonnement courut par toute l'éblouissante assemblée.

La duchesse donnait la main à une jeune fille âgée de dix-huit ans à peine, et dont la beauté eût rivalisé avec celle des Grâces.

Elles étaient vêtues toutes les deux d'une magnifique robe de velours lamé d'argent, et dont l'ampleur insolite eût facilement donné refuge à trois dames de la cour.

On crut d'abord à une mascarade, et l'on rit beaucoup, puis, détrompé sur ce point, on finit par trouver que ce costume relevait les avantages naturels de la duchesse et de sa charmante compagne,

et qu'il donnait à leur démarche un grand air de noblesse et de dignité.

Toutes les amies de madame d'Epéron s'en furent le lendemain lui rendre visite, mais cette visite n'était qu'un honnête prétexte pour connaître le nom de son tailleur.

Quinze jours plus tard, Louis XIII donna un second bal, et toutes les dames, sans en excepter la reine, s'y montrèrent avec des vertugadins. Cette mode fit tellement rage à cette époque que quelques bourgeoises eurent l'outrecuidance de vouloir s'en emparer; un édit royal y mit bon ordre en leur interdisant, sous peine d'amende, ce costume privilégié.

Telle fut l'origine des vertugadins.

Il est presque inutile d'ajouter que la belle Rosemonde, dont la hanche droite se trouvait parfaitement dissimulée, grâce à la mode nouvelle introduite à la cour par la spirituelle duchesse d'Epéron, fit tourner la tête à tous les jeunes seigneurs de France, et qu'au lieu d'en être réduite à convoiter un galant, elle en vit bientôt une centaine à ses pieds. Elle n'eut donc qu'à choisir parmi eux, et elle choisit bien. Elle épousa un beau capitaine aux gardes de la maison du roi qui s'était épris d'elle, et qui jamais ne soupçonna l'imperfection de la sirène qui l'avait charmé.

A soixante ans de là, les vertugadins étaient passés à l'état de défunts; ils ressuscitèrent, au commencement du siècle suivant, sous le nom de paniers. Ce nom leur fut donné un peu à cause de leur ressemblance avec les cages à poulets, et beaucoup en haine d'un maître des requêtes appelé Panier, qui, dit-on, était rien moins que galant avec les dames. Celles-ci s'en vengèrent plaisamment en surnommant paniers les vertugadins, dont la mode, un moment délaissée, avait repris, sous la Régence, avec plus de fureur que jamais, et cela, afin d'avoir le malin plaisir de dire à leurs caméristes : Rose, Toinon ou Marton, apportez-moi mon maître des requêtes.

L'histoire ne dit pas que le sieur Panier en mourut de dépit.

Après avoir jeté un brillant mais fugitif éclat, les paniers tombèrent bientôt dans le domaine de la bourgeoisie, et, de là, au théâtre. La noblesse s'en lassa peu à peu, et mademoiselle Clairon, la célèbre tragédienne, leur porta une rude atteinte en osant paraître sans paniers sur la scène française. Son exemple fut bientôt imité par toutes ses compagnes; ce fut le coup de grâce des paniers.

ALPHONSE BROTA

Revue des Modes de la Saison.

Il y a de charmantes mousselines de laine, à ramages et à petites fleurettes pleines de goût, qui font de fort jolies robes du matin. Les mousselines de laine sont à fonds blancs ou de couleur claire; le tout couvert de branches fleuries et de légers rameaux entrelacés comme des lianes; d'autres ont de petits semés de fantaisie.

Les mêmes dessins se retrouvent sur des barèges, des mousselines et des guimpes d'une grande finesse. Plus les dessins sont petits et gracieux, plus la robe est distinguée, comme sortie du matin; car, pour les robes de grande toilette, les larges dessins et les guirlandes pompadour sont toujours fort recherchés.

Les façons des petites robes dont nous vous parlons sont très-simples. Elles se font presque toujours en redingote, ces dessins ayant remplacé avec avantage les robes à disposition; on en a fait quelques-unes à rayures si extravagantes, que leur excentricité en a éloigné les femmes de bon goût, et les petits semés ont été adoptés. Une petite ruhe pareille, un petit volant, découpé ou brodé, descend devant, le long de la jupe, et tourne en haut autour du corsage entr'ouvert. Le corsage est coupé carrément dans le cou, et descend en s'ouvrant un peu par devant; mais l'ouverture ne doit pas aller plus loin que la naissance du corset.

Avec cela, des fichus-guimpes à plastron, ou mieux encore une guimpe carrée suivant le contour du corsage et bordurée d'une dentelle. Une disposition fort jolie est une petite dentelle droite, tuyautee, faisant *fraise*, et laissant voir toute la broderie de la guimpe carrée.

Les manches de la robe sont demi-larges, un peu entr'ouvertes et garnies comme le corsage. Les sous-manches rappellent la broderie et la dentelle de la guimpe. Il y a plusieurs façons de sous-manches: les unes sont à poignets et ont une large dentelle ou une bande de broderie placée en remontant sur le bouillon; d'autres, demi-pagodes, sont ornées de deux rangs de haute broderie; elles sont un peu ouvertes de côté, et la garniture va se perdre en mourant dans la couture du bras.

Pour revenir à nos robes, quelquefois la bande d'étoffe brodée ou le petit volant sont remplacés par un ruban assorti à l'étoffe, et posé en bouillon à la vieille, ainsi que je vous ai indiqué qu'on le faisait sur les robes de soirées.

A propos d'étoffes, je ne veux pas oublier de vous signaler de jolis petits taffetas quadrillés, à carreaux et à rayures imperceptibles; ces robes de demi-toilettes se font très-simples. Pour jeunes personnes et jeunes femmes, rien d'aussi joli qu'une jupe de taffetas, avec un canezou blanc et brodé.

On porte beaucoup de ces canezous blancs avec des jupes de couleur et de différentes étoffes, barèges, mousselines, etc. C'est une petite parure simple, fraîche, et très-précieuse à la campagne.

Jamais en aucun temps les broderies n'ont été aussi à la mode qu'à présent, jupons, camisoles, bonnets du matin, peignoirs, etc., partout on met des broderies, et toutes sont d'un fini, d'un travail, d'un dessin remarquables. Les progrès que cet art charmant de la broderie a faits depuis ces dernières années sont incalculables. Un moment on a pu craindre que la broderie anglaise, à facile et rapide exécution, ne vint nuire

à la vraie broderie et au travail sérieux ; mais bientôt on a pu se convaincre du contraire, et ce travail est bientôt arrivé à un point de perfection inouï, et qui lui a permis de rivaliser avec les points les plus difficiles.

D'un autre côté, les dessinateurs se sont piqués d'émulation, et ont créé des dessins d'une grâce toute charmante, et qui donnent vraiment envie de les exécuter ; convenez-en, madame.

Cependant, l'ancienne broderie n'a point été abandonnée, loin de là, on y revient même à grands pas, et déjà les dessins à point de plumetis, point d'armes et point sablé, le disputent victorieusement aux plus riches broderies anglaises.

Il y a à l'exposition de Londres des merveilles, envoyées par nos plus habiles ouvrières françaises ; entre autres, nous a-t-on dit, un couvre-pied, véritable chef-d'œuvre, et dont la vue seule vaut le voyage. Si Dieu me prête vie, je compte, sous peu de jours, faire aussi ma petite excursion britannique ; et je vous décrirai, si je puis, les innombrables arabesques de ce fameux couvre-pied.

Revenons à nos modes.

Je n'ai nul besoin, je pense, de vous répéter que les robes de toilette et de promenade sont très ornées ; et garnies d'une grande quantité de petits volants progressifs, montant jusqu'à la taille, et dont les derniers se trouvent cachés sous l'ampleur des châles-mantelets dont je vous ai parlé.

Mais ce que je ne vous ai pas dit, parce que la mode n'était pas encore bien *assise*, c'est qu'on porte beaucoup de châles de mousseline blanche, les uns brodés, les autres garnis de dentelles, mais les premiers surtout sont fort recherchés. Leur coupe est à peu près la même que celle des mantelets-châles, si ce n'est qu'ils sont un peu plus pointus par derrière et plutôt châles que mantelets.

Je vous disais que je n'aimais pas beaucoup les chapeaux mi-partie paille matte et mi-partie paille à jours ; mais on en fait de ravissants et que je vous recommanderai comme étant distingués et légers au delà de toute expression. Ils sont entièrement composés de pailles ouvragées, légers réseaux, vraie dentelle de paille d'un travail admirable et d'une grâce infinie ; on les double en taffetas rose, paille, bleu ou groseille, ce qui est fort bien porté. Les rubans sont assortis à la couleur de la doublure, quelquefois on entremêle des boucles de velours noir très-étroit, ou des branches de folle avoine aussi en velours noir, c'est plein de grâce.

La toilette des petits garçons, a subi un changement. Le pardessus ne se fait plus de la même couleur, ni de la même étoffe que la blouse ou jaquette ; mais il se fait de nuance plus foncée et d'étoffe plus consistante et plus chaude. Cela me paraît assez rationnel.

En hiver un seul petit costume peut suffire. Mais en été l'enfant devant changer souvent de blouse, il serait assez difficile d'avoir un pardessus correspondant à chacune de celles qu'il doit porter. Pendant l'été, un seul pardessus suffira donc pour plusieurs blouses, pourvu que les couleurs mises à côté l'une de l'autre ne soient ni discordantes, ni criardes. Et cette petite économie me semble d'autant plus sensée, que ce pardessus ne doit guère être porté que le soir ou pendant des jours exceptionnels.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

Lettres sur l'Éducation.

A MADAME H^{***}, AU CHATEAU DE G...

Je vous ai longuement entretenue, madame, de la partie religieuse de la première éducation de votre enfant, parce que je regarde cette partie religieuse comme la plus importante, comme les fondements en pierres de taille, sur lesquels devra s'asseoir tout l'édifice.

Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons entrer ensemble dans le chapitre de la morale, qui contiendra tous ses petits devoirs envers vous, son père et ses grands parents. Ces devoirs seront la confiance, le respect, l'obéissance...

Puis arriveront ceux qui naissent de ses rapports avec les petits compagnons de son enfance, la douceur, la complaisance, l'abnégation, la bienveillance, l'indulgence, etc.

Enfin, il faudra corriger doucement les petits travers, les défauts naissants, légères imperfections par lesquelles la nature angélique de l'enfant se rattache à notre fragilité, avant-coureur des maux et des erreurs de la nature humaine ; ce sont, dans un genre triste et douloureux, et, s'il est permis de se servir d'une expression riante pour une image aussi pénible, les fragiles boutons dont nos fautes deviennent les tristes fleurs. Il est donc de notre devoir de briser ces fleurs dans leurs boutons, et d'ensemencer le terrain fertile qui nous est confié, de plantes généreuses aux fruits bénis !

C'est une tâche plus difficile qu'on ne le croit généralement, que celle de former le moral des enfants, de diriger leurs instincts naissants vers un but utile, de les corriger de leurs petits défauts sans blesser leur esprit et leur cœur, et sans leur donner, ce qui n'arrive que trop souvent, malheureusement, d'autres défauts plus grands à la place de ceux bien légers qu'on voulait effacer, et qui, par cela même, ne sont que dissimulés.

Gardez-vous donc, sur toute chose, de faire soupçonner le mal à votre enfant, de lui donner l'éveil sur la possibilité d'actions mauvaises dont il ignorait l'existence. Ne l'accusez d'un défaut que lorsque vous êtes bien certaine qu'il a ce défaut ; et je dirai même plus, qu'il sait l'avoir. Il arrive souvent qu'un enfant est fautif, et qu'il n'a aucune conscience de son tort ; il croit agir tout naturellement, et il le fait même ainsi en obéissant à un penchant de sa nature. Gardez-vous de le brusquer, de le gronder, de lui ouvrir les yeux sur un tort encore négatif pour sa petite intelligence. Rien ne nous sera plus facile, madame, puisque notre chère petite élève est encore si jeune !

Au lieu donc de lui parler du mal, montrez-lui le bien qui lui est opposé ; si elle est volontaire, si elle refuse de prêter ses jouets, faites naître une petite occasion qui lui prouve le mérite et le bonheur de la complaisance ; si elle est fière ou dédaigneuse, qu'elle soit forcée, par une petite circonstance, à la reconnaissance envers ceux qu'elle dédaigne.

Je reprendrai tout ceci plus bas un peu plus en détail. Je voulais seulement vous répéter ici ce que j'ai dit ailleurs en d'autres termes : montrons le bien, nous ferons oublier le mal.

Je voudrais que l'éducation des enfants fût tout amour et tendresse, ils deviendraient bons et fraternels ; se voyant aimés de tous, ils ne songeraient guère qu'un sentiment de répulsion puisse exister entre deux enfants du même Dieu. N'entendant autour d'eux que des paroles d'indulgence et d'amitié, ils ne sauraient en apprendre de haine ou de colère.

Ne reprenez donc votre enfant qu'avec une exquise douceur ; point de fiel, point d'aigreur, point de ces mots durs ou injurieux qui blessent l'amour-propre et qui ne remédient à rien ; car l'enfant, occupé de la blessure qu'il recoit, néglige, que dis-je, n'entend même pas les avis qu'il eût reçus et retenus, présentés plus doucement.

Il arrive donc ainsi que, par des réprimandes ou des corrections maladroites, on ne fait qu'accroître le défaut que l'on voulait combattre. Gronder sans cesse un enfant boudeur ou grognon, n'est que lui donner de nouvelles occasions de montrer les défauts qu'on lui reproche. Brusquer un caractère craintif pour le faire obéir, se moquer d'un poltron, le forcer à des actions, à de petits déploiements de force ou d'adresse dont il a peur : tout cela sont autant de fautes que l'on commet trop souvent, et, avec les meilleures intentions du monde, on n'atteint pas le but de correction que l'on se propose.

Je ne vous répéterai pas ici cette vieille, mais bien juste comparaison des mouches et du miel, mais je vous dirai : Par une douce parole on obtient plus du cœur et de l'intelligence d'un enfant, qu'on ne pourrait le faire par vingt punitions, de son caractère et de sa soumission.

Ce que l'on prend quelquefois souvent pour de la résignation et de l'obéissance, n'est que le masque trompeur sous lequel se cache la rébellion, qui n'attend qu'une occasion pour éclater.

Par la colère d'une punition outrée, le froissement fait à sa justice instinctive, la blessure à son orgueil, à sa fierté, l'enfant est initié au vice le plus infâme, l'hypocrisie et la duplicité !

Vous, madame, douce et charmante, vous allez être étonnée que je vous parle aujourd'hui d'aigreur et de colère ; mais, vous le savez, madame, d'autres peut-être ont l'indulgence de me lire, et mes avis doivent s'adresser à tous, même en dehors du cercle assez étendu cependant, de nos chères et bienveillantes correspondantes.

L. B. D'A.

Remèdes contre la migraine.

EAU SÉDATIVE DE RASPAIL.

N'est-ce pas un excellent à-propos, madame, que de vous donner, au moment de la canicule, des grands orages et des fortes migraines, des remèdes contre les maux de tête ? En premier lieu, je mettrai l'eau sédative de Raspail, dont on parle tant, et qui, je le sais par expérience, est souvent fort efficace, surtout dans les maux de tête causés par le sang.

Prenez un quarteron (125 gr.) de sel gris, faites le fondre à froid dans un verre et demi d'eau ; passez cette eau, et mettez-la dans deux verres et demi d'eau, c'est-à-dire la quantité suffisante pour que le tout ensemble fasse un litre. Ajoutez-y 10 grammes d'alcool camphré, et 60 grammes d'alkali volatil ou ammoniacal liquide. Secouez bien ce mélange avant de vous en servir. Trempez-y un linge et appliquez-le sur la partie malade. Préservez les yeux du liquide. L'effet est instantané.

Cette recette est celle même de Raspail. D'autres personnes mettent moins de sel et de camphre, et ajoutent quelques gouttes d'essence de rose ou autre ; mais ces odeurs me semblent devoir activer le mal au lieu de l'affaiblir.

Voici la recette d'une autre lotion : Prenez deux tiers d'eau-de-vie camphrée, un tiers d'eau de rose, et appliquez une compresse à l'endroit douloureux.

D'après l'opinion que j'ai émise plus haut, je crois que les personnes nerveuses et celles qui redoutent les parfums auront raison de s'en tenir à l'eau simple de Raspail.

Sirop de cerises.

Commencez par tirer le jus de vos cerises, et pour que ce jus soit plus clair faites le passer sur le marc même des cerises.

Prenez pour livre de jus, une livre et demie de sucre bien blanc, et faites le cuire au boulet.

Le sucre est cuit au boulet, lorsqu'en mettant une écumoire dedans, et qu'en soufflant sur un des trous, on voit sortir par derrière une petite boule ou des globules qui se crèvent d'eux-mêmes dans la bassine.

Le sucre étant au boulet, on y met le jus, et on fait jeter deux ou trois bouillons.

Retirez, versez dans les bouteilles, mais ne bouchiez que quand le sirop est bien refroidi.

Riz à l'anguille et aux asperges.

Faites crever votre riz dans du bouillon de veau ; lorsqu'il est bien cuit et bien crevé, ajoutez-y des pointes d'asperges, de petites tranches d'anguille et du cerfeuil haché. Laissez bouillir pendant une demi-heure ; retirez et servez.

Ce potage est fort estimé en Angleterre, en Hollande et surtout à Amsterdam, où on le sert souvent en carême, en ayant soin de remplacer le bouillon de veau par un court bouillon sans vin.

Acacias frits.

Coupez des branches d'acacias, laissez la grappe et secouez-la bien ; visitez avec soin chaque fleur pour qu'il n'y ait aucun corps étranger, et trempez votre grappe dans la pâte que vous avez préparée comme suit :

Faites fondre un morceau de beurre dans la quantité d'eau suffisante pour délayer votre pâte; délayez votre farine dans cette eau beurrée, en ayant soin de verser petit à petit l'eau sur la farine. Quand votre pâte est froide et au moment de vous en servir pour votre friture, vous mettez un jaune d'œuf que vous écrasez un peu auparavant, puis le blanc d'œuf battu en neige et un peu d'eau-de-vie; ayez bien soin de faire cette pâte un peu plus épaisse que si vous la faisiez à l'eau froide, parce qu'elle se trouve tout naturellement levée, et la farine s'épaississant plus, lorsque vous y ajoutez l'œuf et l'eau-de-vie, la pâte serait trop claire.

Quand votre friture sera bien chaude, jetez-y vos acacias, faites frire légèrement et retirez et saupoudrez de sucre râpé. L'expérience vous montrera combien cette pâte, faite à chaud, est préférable à l'autre, combien elle est plus sèche et plus cassante.

Boisson rafraîchissante.

Faites une infusion de fleurs de sureau; comme il n'est pas rigoureusement nécessaire que les fleurs soient toutes fraîches, on peut faire cette boisson en toute saison.

Lorsque votre infusion est parfaitement refroidie, vous y ajoutez de l'eau en quantité suffisante pour faire environ la valeur de trois litres de liquide; mettez le tout dans un vase de grès, ajoutez-y une demi-livre de sucre brut, un quart de raisin de caisse et un peu de vinaigre; il faut avoir le soin de couper chaque grain de raisin par le milieu. Laissez fermenter pendant trois ou quatre jours. Ne bouchez votre cruche que légèrement, assez pour empêcher la poussière d'y tomber, point assez pour intercepter l'air. Tirez au clair, mettez en bouteilles. Vous obtenez ainsi une boisson très-rafraîchissante, très-saine, et dont le goût est aussi agréable que celui d'un cidre léger et parfumé.

Filet blanc brodé de couleur.

Il m'est venu une singulière idée, madame; l'exécution s'en est trouvée toute charmante, j'en réclame donc le brevet et je m'empresse de vous en faire hommage.

Je vous ai indiqué la manière de broder le filet blanc, en remplissant avec du coton, passé à diverses reprises, les mailles de votre réseau, selon l'indication du dessin que vous voulez exécuter. Or, au lieu de prendre tout simplement du coton blanc, ce qui est bien monotone, j'ai pris du coton de diverses couleurs, (vous pourriez vous servir de soie floche ou de laine très-fine), puis j'ai brodé mon filet en nuancant mes fleurs; ainsi, pour les roses j'ai pris du rose de diverses nuances, pour les feuilles du vert, pour les tiges du bois, etc.

Ce travail est d'autant plus facile à exécuter, que, comme vous êtes obligée de passer plusieurs fois dans le même réseau pour le remplir, vous pouvez mieux nuancer en entremêlant les fils de nuances graduées; de plus, il n'y a presque pas de nœuds, d'ajoutages, puisqu'il vous est toujours facile de jeter ça et là quelques points en demi-teintes pour finir votre aiguillée.

Le bouquet terminé est d'un ravissant effet, et se détache admirablement sur son fond de réseau clair. Posé sur un meuble de couleur uniforme, rien n'est plus joli; et comme maintenant pour fauteuils, canapés, etc., les étoffes à bouquets Pompadour sont de mode, vos meubles de couleurs unies s'en trouveront pour ainsi dire *modernisés*, car, après tout, on ne peut pas changer tous les trois mois les étoffes de ses fauteuils, on n'aurait pas le temps d'en jouir.

J'ai bien peur que cette réflexion ne me mette fort mal avec les tapissiers, mais pourvu que ma petite invention me mette bien avec vous, c'est tout ce que je demande.

Explication du Châle en filet brodé.

Les châles en filet brodés seront beaucoup portés cet été. Ce filet doit être à mailles carrées; pour l'exécution, prenez un moule de 1 centimètre de circonférence, du fil d'Irlande n° 30; montez 300 mailles et diminuez d'une maille à la fin de chaque rangée, (cette diminution se fait en laissant la dernière maille sans la couvrir); travaillez ainsi jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus qu'une seule maille; si vous désirez un châle simple, votre travail est terminé; mais si vous le préférez double, exécutez la seconde partie comme la première, en recommençant à travailler dans les 300 mailles et diminuant toujours à la fin de chaque rangée.

Mouillez ensuite votre travail, attachez-le bien régulièrement, empesez-le, et lorsqu'il sera entièrement sec, détachez-le et brodez dessus le dessin n° 1 de notre deuxième planche, avec du fil plat n° 42.

Si vous pouvez monter votre châle sur un métier, votre travail sera plus régulier.

Le dessin n° 1 peut également servir comme couvrepieds, rideaux ou toilette de fauteuil, soit en filet brodé, soit en crochet carré.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

DANS UN BATEAU. — Dame assise. — Chapeau de paille d'Italie orné de crosses de plumes et de mancinis de fleurs blanches. Robe ajustée, style mixte; corsage plat à petit revers et à basquines profondément découpées et bordurées, ainsi que toutes les autres découpures d'une petite ruche à la vicille. Manches aisées, ne descendant que jusqu'au coude, et laissant échapper cinq petits volants de dentelle superposés. Les deux côtés du corsage sont ralliés par trois agrafes de ruban assorti. Guimpe montante, en application, dans le corsage de la robe. Echarpe de crêpe vrai Chine. Ombrelle de mousseline brodée au plumetis.

Jeune personne. — Cheveux en bandeaux demi-bombés, maintenus par des sous-bandeaux invisibles, montés sur petits peignes. Canezon montant et plissé, à manches pagodes; jupe de taffetas glacé; confection ou pardessus en taffetas d'Italie; gants courts.

Petit garçon. — Pourpoint et pardessus mousquetaire en nankin des Indes, avec brandebourgs de galon de coton blanc; manches fendues; chemise à manches bouffantes, forme Jean-Bart; toque écossaise; pantalon de coutil anglais blanc.

EXPLICATION DE LA 1^{re} PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|--|--|
| 1. Manche pagode application. | 8 et 9. Feston gothique et plumetis. |
| 2. Col feston anglais pour jeune fille. | 10 et 11. Entredeux feston anglais. |
| 3. Col feston pour jeune fille. | 12. Complément de l'alphabet de la planche de mai. |
| 4 et 5. Tour d'autel pouvant servir pour bas de jupon. | 13, 14, 15, 16 et 17. Noms divers. |
| 6 et 7. Garniture feston anglais. | 18. Ecusson avec les initiales D. J. |

EXPLICATION DE LA 2^e PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|---|---|
| 1. Châle en filet brodé (Voir l'explication à la feuille précédente). | 2. Patron de robe pour jeune fille de huit à dix ans. |
|---|---|

CHARADE.

C'est en passant toujours par mes divers *premiers*
Que l'an tant désiré bien ou mal se compose.

— Bon nombre d'amateurs se sont faits coutumiers,

Pour ouïr mon *second* venant d'un virtuose.

— Lorsque mon *tout* abonde, on rit chez les fermiers.

F... DE V...

Le mot de la Charade du dernier numéro est : VISAGE.

Le Directeur : **BOUREY.**

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.